



Rencontre académique du numérique

22 janvier 2020, Angers.

Conférence d'Anne Cordier « Un défi colossal ! : enseigner (avec) le numérique dans la classe », transcription.

Remarque : Certaines mentions mineures ont été ajoutées et mises entre [], le discours oral a parfois été légèrement modifié pour être plus accessible et compréhensible à l'écrit. Les titres du support de présentation de la conférence ont été rajoutés.

Introduction	2
Le numérique dans la classe, oui mais	3
« Ça marche ou pas ? » - Quel environnement technique ?.....	4
La fragilité des équipements.....	4
Un accès et une interopérabilité problématiques	4
Quelle autorité enseignante ? - Tensions dans la classe	5
« Avoir du répondant »	5
Des relations complexifiées	5
« Etre un prof innovant » Instrumentalisation du numérique.....	6
« La valeur positive » (Erving Goffman).....	6
Des pratiques pas toujours innovantes.....	7
Une injonction au « numérique ».....	7
Tentation du « numérique pour le numérique »	7
Et puis le numérique, il est beaucoup réduit à une question d'outils.	8
Des points d'alerte.....	8
La question du sens.....	8
La question des données personnelles des élèves	9
La question de l'impact de l'exploitation des données des élèves ?	9
Quand pour innover, on renonce à l'éthique en formation	10
La question des modèles culturels, économiques et politiques	10
Pour une culture partagée	12
Distinguer clairement les appréhensions du numérique en classe	12
Prendre toute sa place dans l'éducation par le/au numérique	12
Nous avons le pouvoir ! De comprendre ET de choisir.....	13
Comprendre les enjeux d'une société numérique	14
Les choix d'éducation par le/au numérique sont des choix politiques	15

Explorons ensemble la richesse de notre monde !.....	16
Démarche d'enquête : (se) poser des questions !.....	16
Enrichir l'écosystème informationnel et médiatique	16
De nouvelles formes culturelles de l'information à conscientiser	17
Pour conclure	19
(Re-)placer le Plaisir au cœur de l'enseignement-apprentissage	19

« Un défi colossal ! », enseigner (avec) le numérique dans la classe

Introduction

« Alors, un défi colossal me disait une professeure d'anglais en lycée (« PR, Ang » veut dire professeur d'anglais) lorsque je menais avec elle un entretien sur « *enseigner l'EMI, enseigner le numérique* », on était en 2016. J'ai repris ce titre en me disant que finalement dans cette rencontre académique du numérique, l'objectif était de voir les liens entre enseignement et numérique et qu'est-ce que ça fait, ou pas d'ailleurs, à la posture enseignante.

En fait, tout démarre avec une histoire « *il était une fois... le 22 juillet 2013* ». Pour mémoire, le 22 juillet 2013, c'est la publication d'une loi d'orientation qui nous annonce ceci :

« *l'école change avec le numérique* », « *la révolution numérique est une chance pour l'école* » et évidemment « *enseigner au 21^e siècle avec le numérique* », « *les innovations numériques au service de l'efficacité pédagogique* ».

C'est beau, c'est très beau et ça s'appelle les discours d'accompagnement ou discours d'escorte.

Et ce n'est pas nouveau en fait. Il y a même un chercheur en sciences de l'information et de la communication qui s'appelle Yves Jeanneret et qui, dès les années 2000 dans le livre « *y-a-t-il vraiment des technologies de l'information ?* », va dire : attention, on est en train de créer autour de la technique des discours technologiques !

Des discours technologiques parce que des discours autour de la technique qui viennent accompagner sa mise en œuvre et qui viennent derrière cela prescrire des modèles de pratiques et des modèles clairement idéologiques.

Et bien là on est en plein dedans !

On est aussi dans ce que parfois on peut appeler du « *techno-messianisme* », les prophéties : le monde change... le monde va changer... parce que le numérique est

là et que forcément vous allez innover et que forcément vous allez être efficaces. Bon... sauf que du techno-messianisme à la pratique, au terrain, pour être clair : aux enseignants, bien évidemment il y a un pas. Et ce pas là, vous le connaissez bien sûr. Ce « pas », on le voit d'autant plus lorsque l'on s'intéresse aux jeunes enseignants qui entrent dans le métier.

Là par exemple, vous allez entendre Louise qui est professeure des écoles stagiaire. On lui dit « *si on te dit que tu dois enseigner le numérique, qu'est-ce que fais ? Comment tu réagis ? Qu'est-ce que tu en penses ?* ».

« *Une grosse nébuleuse qui fait un peu peur* » nous répond Louise. On est en 2018, elle réagit en fait comme beaucoup d'enseignants, lorsqu'on leur demande « *enseigner avec le numérique, enseigner le numérique, ça t'évoque quoi ?* » et bien très souvent c'est quand même des réactions comme celles-ci.

Je ne glose pas pour parler de cela, je m'appuie sur des projets de recherches de terrain qui ont été menés soit de manière collective soit de manière individuelle. Le but n'est pas que vous les reteniez, le but est juste de vous fournir une sorte de preuve par la recherche :

- Le projet collectif (PREMICES), mené en 2016-2018 au sein de l'Inspé de Rouen où j'enseigne, rassemble des enseignants documentalistes de terrain, des enseignants de toutes disciplines et des formateurs chercheurs ou non. [Le projet] consistait à interroger la mise en place de l'EMI dans les classes par les enseignants stagiaires et comment les formateurs envisageaient (ou pas) en Inspé l'EMI dans les formations. Et évidemment, le numérique est apparu grandement dedans.
- Des enquêtes personnelles aussi menées dans des établissements scolaires et notamment une grosse enquête immersive dans un lycée d'enseignement polyvalent. Pendant deux ans, j'ai suivi de nombreux projets incluant le numérique ou annoncés dans les dépôts de projets d'établissement se rattachant à l'EMI.
- Et puis de façon générale, depuis 2008 des travaux de recherche de terrain dans les classes du second degré qui suivent des enseignants, des adolescents [qui sont] maintenant des jeunes adultes. J'ai la chance de suivre 12 d'entre eux depuis 2012, ils sont nés en 1995 -1996.

Le numérique dans la classe, oui mais

J'ai voulu commencer par ça car incontestablement j'imagine que lorsque l'on vient aux rencontres académiques du numérique, on est en tout cas d'accord pour dépasser le oui/non. On entre dans le 21^e siècle pour de vrai ! On est en 2020 donc il est temps d'y rentrer... On est d'accord le numérique est là, on s'en saisi !

Bon d'accord mais... oui mais...

Par contre le **Mais** me semble très important. Il est fortement balayé par l'institution. Il n'empêche que ce que vous voyez là n'est pas rare [Présentation d'une photographie d'un groupe d'élèves pris de dos dans un espace d'un établissement scolaire].

Il n'empêche que ce que vous voyez là n'est pas rare..., ce sont des élèves de dos ! La recherche c'est « observer des élèves de dos ». (sourires)

Alors en fait Non ! J'ai observé un truc très, très intéressant, je vous jure, de grande,

grande portée pédagogique : voilà une séance d'éducation à l'information documentation menée par l'enseignant documentaliste que vous devinez ici là [en arrière-plan sur la photo et anonymisé derrière son bureau]. Bien sûr, il est caché mais il est là ! Alors, ce n'est pas du tout parce que l'on est professeur documentaliste que l'on fait cours derrière son bureau ! Non, c'est juste que... il est en train d'analyser avec une classe de Terminale L et heureusement en demi groupe ! Ils sont en train de travailler sur les carnets de voyage numériques et... Et... ben ça ne marche pas !! Ben oui... La veille ça marchait, il avait vérifié tous ses liens et tout ça. Mais le jour J, ça ne passe pas. YouTube ne fonctionne pas [sur les postes élèves], parce qu'une partie était sur YouTube, et donc la seule solution est de rassembler la troupe d'élèves autour du bureau, et puis on fait comme on peut pour faire un cours d'analyse d'image. Voilà le réel ! Alors vous allez me dire, oui, ça, bon on connaît. Oui, mais l'institution n'a pas l'air de toujours bien comprendre.

« Ça marche ou pas ? » - Quel environnement technique ?

La fragilité des équipements

Et malgré tout, cette question autour de l'environnement technique, c'est quand même le 1^{er} élément qu'avancent tous les enseignants interrogés sur le « Pourquoi tu ne te lances pas ? » ou « Pourquoi quand tu te lances, tu as peur à ce point ? ». On a beau dire, mais la fragilité de l'équipement est énorme dans le 1^e degré, considérable aussi dans le 2nd degré soyons clairs, et je ne vous parle pas de l'université... En fait vous n'avez même pas idée. En fait, c'est affolant !

La fragilité des équipements reste le 1^{er} frein, un vrai obstacle à une appréhension sereine, ou un tant soit peu sereine du numérique dans la classe et dans les pratiques pédagogiques.

D'ailleurs pour les enseignants interrogés c'est la 1^{ère} chose qui sort quand on parle de ça :

Pour Laetitia [elle relatait les dysfonctionnements de matériel et une solution trouvée in extrémis], c'est compliqué... et vous le savez. Alors ce qui est bien, c'est qu'elle se réjouit... ça allait mieux, et on la comprend, car après [le plan B], il y avait un écran pour deux ! C'est Byzance en fait (ironie). Voilà ! On est en 2018 au moment où elle s'exprime. Et tous, nous mesurons que ce qu'elle raconte, ça fait partie du quotidien. Je vois [dans l'assistance] les sourires et les têtes qui hochent... et oui on sait bien... Et on a beau dire... c'est un **frein réel** ! On est d'accord, le manque de moyens n'excuse pas tout mais il explique quand même beaucoup de choses.

Un accès et une interopérabilité problématiques

Et puis il y a ce problème d'accès et de l'interopérabilité qui sont aussi problématiques.

Là, par exemple, Benjamin est professeur de lettres en lycée. Lui dit : « *le truc qui marche avec tel navigateur, le site qui est bloqué par le serveur académique et les versions obsolètes des installations sur les ordi, c'est un peu angoisse à tous les étages* »

On précise que Benjamin fait plein de projets avec le numérique et il fait de

l'éducation aux médias et à l'information digne de ce nom.

Il n'empêche que lui-même emploie le terme « *Angoisse* ». Laetitia tout à l'heure elle disait « *ça fait froid dans le dos* ». Ils emploient quand même des termes « *nébuleuse qui fait peur* » « *froid dans le dos* » « *angoisse* » ...

Vous avez aussi Luc, professeur de maths en lycée également. Luc dit : « *oui c'est vrai, moi j'dis souvent que je suis l'agence tous risques du bahut, tu vois ! Limite, faut être un peu inconscient pour se lancer !* ».

On est dans un lycée qui est doté de façon tout à fait normale. Un lycée ordinaire comme on dit, en clair il n'est pas classé en zone prioritaire d'éducation, lycée ordinaire des Hauts de France, 1650 élèves, lycée polyvalent avec une salle informatique, un CDI magnifique et surtout extrêmement vivant avec des PC et tout ça. Il n'empêche que, lorsque les enseignants sont interrogés sur leur façon de voir le numérique, il est clair que les termes ne sont quand même pas très positifs.

Quelle autorité enseignante ? - Tensions dans la classe

Alors après se pose la question de l'autorité dans la classe. Ça c'est quelque chose qui revient beaucoup. C'est le 2^e élément qui revient et qui revient quel que soit l'âge et quel que soit la formation initiale et continue des enseignants interrogés. La question de l'autorité est la question de ce qui finalement ressemble plutôt à des tensions au sein de la classe selon eux.

« Avoir du répondant »

Il s'agit d'abord d'avoir du répondant. Cette expression vient d'Eulalie, professeure des écoles en CM1 : « *On peut encore les dépasser sans problème en maternelle...* ». Mais quel sentiment de fragilité !!! [Cela dit quelque chose] en termes de sentiment de légitimité, d'assise alors qu'on est fraîchement titularisée, et brillante. Eulalie a 22 ans.

Mais quel manque de confiance en soi pour en arriver à dire « *il faut réussir à les dépasser* ». Elle admire les profs du 2nd degré qui osent en fait « parler du numérique », comme elle dit, avec leurs élèves. Elle pense qu'elle n'aurait pas le niveau pour pouvoir « affronter », j'emploie le terme volontairement guerrier, affronter les questionnements ou les retours d'expérience. Cela créé un sentiment d'insécurité profond pour eux.

Des relations complexifiées

Et puis, il y a des relations complexifiées que tous racontent. J'ai mis deux exemples parce que ce sont deux niveaux différents de complexité.

Le premier c'est le fait que l'enseignant, c'est aussi un internaute !

Mathilde, par exemple, raconte qu'un élève lui a clairement dit « *Avec maman, on est allés sur Facebook, on a essayé de trouver ton profil* ». Et là, elle me dit « *Ouch* »... voilà... Et cette conscience que l'élève [flique], parce que il n'y a pas que vous qui allez fliquer les élèves sur les réseaux sociaux, les élèves eux aussi avec leurs parents le font. Et encore là, on est en primaire... Et bien oui, c'est angoissant ! Et

pour [ces profs], évidemment cela les déstabilise. Il y a cette porosité entre ce qui se passe en dehors, ce qui se passe sur les réseaux et ce qui se passe dans la classe.

Léa, professeure de technologie, elle, angoisse le lundi. Elle le dit : « *On se retrouve souvent à gérer le lundi les « évènements » du week-end entre eux sur les réseaux sociaux.* ». Et forcément, là aussi faut avoir du répondant, pour reprendre l'expression d'Eulalie. Faut savoir quoi faire, quoi dire. Et parfois, ils se rendent compte que leur propre pratique n'est pas ... comment dire... irréprochable. Et donc du coup, ils ont du mal, aussi, bien sûr, à conseiller.

« Être un prof innovant » Instrumentalisation du numérique

Le numérique dans l'école, dans la classe oui mais, le 3^e problème qui se pose c'est le fait que : il faut être un prof innovant ! Alors ça c'est un mot qui revient tout le temps. Un vrai prof, un bon prof c'est un prof innovant. Et là aussi quel que soit l'âge, quel que soit le niveau, quelle que soit la discipline, un prof est un prof innovant. Le problème c'est que quand on creuse, parce que bien évidemment quand on fait de la recherche on creuse pour aller voir... mais c'est quoi l'innovation ? Qu'est-ce c'est qu'innover dans une classe ? Et puis, est-ce vraiment de l'innovation ?

« La valeur positive » (Erving Goffman)

En réalité, on se rend compte qu'on instrumentalise beaucoup le numérique au service de l'innovation. La 1^{ère} communauté à l'avoir instrumentalisée c'est l'institution, c'est le « il était une fois 22 juillet 2013 ». Cela fait appel à des choses qu'en recherche, on a déjà nommé depuis très longtemps et pas absolument pas en lien avec le numérique parce qu'Ervin Goffman, très clairement, il n'a pas connu Facebook.

Ervin Goffman parlait de valeurs sociales positives. C'est-à-dire du fait que lorsqu'on est en société, on est dans un théâtre. Là, vous, vous êtes dans un théâtre et moi aussi. On « garde la face », c'est une expression de Goffman. Il faut que face à vous j'ai l'air légitime, au minimum un peu courant de ce que je vous raconte, au moins il faut que je vous renvoie ça. Et vous, de la même manière, il faut pas que vous n'ayez pas trop l'air d'être à côté de la plaque. Et ça, c'est que Ervin Goffman appelle « garder la face dans la relation sociale ».

Et il ajoute aussi que bien sûr la relation, les interactions entre humains reposent sur le fait qu'on est soucieux de renvoyer et de détenir une valeur sociale positive. En clair, on veut que les autres aient une bonne image de nous et que ce soit valorisant. Et bien, le numérique est instrumentalisé par les enseignants pour soigner leur image sociale positive !

Léa, que l'on a vue tout à l'heure en biotechnologies, dit : « *Quand tu fais du numérique, c'est vrai que tu ne te sens pas mammoth, tu vois. Tu te dis OK, j'suis un bon prof* ». Vous remarquerez la référence au mammoth, le fameux mammoth, à laquelle ils font toujours référence. C'est intéressant parce que Léa est jeune, et l'expression est restée ! Ne plus être un mammoth, c'est forcément, je cite : « *faire du numérique* ». C'est d'ailleurs intéressant à étudier « *faire du numérique* », « *entrer dans le numérique* », ces expressions sont quand même très étranges et ils les emploient tous.

Des pratiques pas toujours innovantes

Et pourtant on se trouve confronté à des pratiques qui ne sont pas toujours innovantes.

Un des exemples c'est le fameux exemple, que vous avez devant vos yeux, c'est l'exemple du PowerPoint. Le « tue pédagogique » par excellence ! Le truc qui ne sert à rien mais qui donne bonne conscience à tout le monde. Pas de PowerPoint ?... , c'est comme s'il n'avait rien préparé, il est pas courant, il fait ça à « l'arrache ». Alors qu'il y a des gens qui font des diaporamas avec 120 diapos d'affilée (...). Beaucoup des enseignants l'utilisent, et aussi les étudiants je le vois en formation, c'est devenu : il faut faire un diaporama c'est comme si le diaporama c'était « enseigner avec le numérique ». Certes, techniquement oui, mais dans les faits ??

Par exemple, Simon, prof de maths en collège, veut absolument éviter que ses élèves soient dissipés et qu'ils aient la main, de l'initiative. Et donc il me dit : « *le numérique ça me sert à ça : je leur projette à tous la même chose, ils regardent tous ça* » et l'expression que je trouve quand même super sympa c'est « *comme ça, je les tiens* » !

Donc le numérique, là, en termes de créativité, d'innovation, de dialogue, de collaboration on fera mieux... il n'est absolument pas question de stigmatiser Simon, ni de considérer que Simon n'est pas un bon enseignant. Simplement, ce qu'il dit est très révélateur de ce que beaucoup d'enseignants disent, le numérique vient en fait ramener des vieux modèles pédagogiques hyper transmissifs en réalité mais qui, parce que l'on habille ça avec des gif animés, une petite vidéo... ça fait toujours de la détente une petite vidéo (ironie), etc, on se dit « ok je suis un bon prof » ... ça pose question !

Une injonction au « numérique »

En même temps tous ces acteurs sont victimes d'une injonction, vous aussi et moi aussi d'ailleurs. Pour tout vous dire, je me suis mise à faire des diaporamas lorsque je suis devenue maître de conférences. Lorsque j'étais prof dans le secondaire je n'avais jamais utilisé un diaporama pour faire cours car je n'en voyais pas l'intérêt. Quand je suis arrivée à l'université, j'ai vu tous les collègues faire un diaporama et je me suis dit « ok, alors être prof à l'université c'est faire un diapo » et là je me suis mise à perdre un temps fou, à chercher des images, des animations, etc. mais en me demandant mais « c'est quoi la plus-value ? »

Mais c'est juste que tout le monde est rassuré. J'ai testé plusieurs fois de faire cours sans diapo. Mes étudiants ont l'impression que c'est *free-style*. Ils pensent que je me suis couchée à 3 heures du matin, « la Cordier » n'est pas au point aujourd'hui et que le cours n'est pas prêt. Ils pensent qu'avoir le diaporama c'est être prêt, c'est avoir bossé. Je ne les incrimine pas. C'est un contexte général, il a une injonction, clairement. Cette injonction au numérique les conduit pour beaucoup à faire du numérique pour du numérique.

Tentation du « numérique pour le numérique »

Alors j'aime bien cette expression que Michael, professeur documentaliste, emploie. Michael dit : « *Le numérique c'est souvent juste un truc qui donne des paillettes au projet. En vrai, c'est comme au cinéma quand on regarde un blockbuster américain : on en a plein les yeux mais le scénario tient sur deux lignes !* »

J'aime bien, c'est assez lucide en fait.

Ça ne veut pas dire que nous sommes en face de technophobes, pas du tout. Nous sommes face à des gens qui utilisent, qui exploitent, qui font et qui, en réalité, innovent. C'est très rigolo, ceux qui en fait ont besoin de se rassurer vont beaucoup dire qu'ils innovent et qu'ils utilisent le numérique sans avoir d'autres argumentaires que cela.

Et puis le numérique, il est beaucoup réduit à une question d'outils.

La question que je me suis posée, c'est la fameuse boîte à outils. D'ailleurs on a maintenant des séances qui s'appellent quand même « utiliser Pearltrees en 4^e »... ok ça c'est une séance ? d'accord... bien... (ironie). En termes de didactique, cela fait un peu peur, en tout cas en termes d'intentions didactiques... On voit fleurir les catalogues d'outils et avec ce que l'on appelle « des cours de numérique » ! « *Il y a ça, puis y a ça, vous irez voir chez vous, c'est super !* » ... d'accord Ça pose quand même clairement question !

Ce qui pose question derrière c'est la normalisation. On a finalement l'impression que l'on vient imposer des bonnes pratiques : Tu veux évaluer tes élèves ? il faut utiliser *wooclap*, la *quizinière*, etc. sinon franchement tu ne sais pas évaluer tes élèves ! Tu veux innover et les faire participer alors il faut les faire jouer, il faut leur faire un escape game, c'est obligatoire ! Désolée, ce n'est pas du tout envers le collègue qui va présenter l'atelier escape game cet après-midi.

On est là dans l'imposition de bonnes pratiques pédagogiques aux enseignants en leur enlevant le panel et le plaisir de chercher, de se torturer la tête en se demandant « qu'est ce qui est le mieux là en fonction de ce que j'ai à faire ? ». Et donc bien sûr, vous l'aurez deviné, ce n'est pas du tout ce qu'on espère avoir derrière une éducation par le numérique ou au numérique.

Des points d'alerte

Alors du coup quelques points d'alerte s'imposent. Je vais en donner quelques-uns au vu des données de recherche que je peux avoir. Je tiens à préciser que ces points d'alerte, je les ai construits avec mes collègues du groupe Prémisses, groupe de recherche constitué au sein de l'Inspé avec des enseignants de terrain et des formateurs de toutes disciplines. Je leur ai soumis les points d'alerte en leur demandant si cela leur paraissait cohérent par rapport au travail de recherche mené ensemble depuis deux ans, et par rapport à leurs expériences de terrain et bien sûr l'analyse des données qu'ils avaient menée. A priori nous étions d'accord avec l'analyse proposée. C'est plutôt rassurant.

La question du sens

C'est en lien avec le numérique pour le numérique bien sûr. Simon le dit :
« *Honnêtement, je reconnais que des fois c'est gadget, c'est pour dire d'avoir mis du numérique dans ma séquence.* » Bien oui faut en faire, donc forcément ... voilà !
Donc cette question se pose : pourquoi recourir à un dispositif numérique ?
De la même manière que l'on se demande pourquoi j'utilise tel texte, et bien on devrait se demander dans un écosystème de formation : pourquoi j'utilise telle ressource numérique ? Quel sens ça a par rapport aux autres ressources mobilisables ? et / ou mobilisées lors de ma séquence ?
Quand on dit : « *j'ai mis du numérique parce que comme cela ça l'a fait* », il est clair que l'on n'est pas sur une réflexion sur le sens.

Au-delà du pourquoi, on a le comment ?

C'est-à-dire une réflexion sur la situation d'enseignement - apprentissage qui est mise en œuvre. Qu'est-ce que l'utilisation de ce dispositif va faire à la situation, à l'apprentissage ? Rappelons quand même que l'apprentissage est le but de l'opération. Quelles structurations va-t-il y avoir des savoirs à travers l'utilisation de ce dispositif au service d'un développement de compétences et de connaissances ? Là, je suis plutôt dans le cas de l'éducation par le numérique plutôt que l'éducation au numérique. On va y revenir...

Cette question du sens elle paraît essentielle parce que lorsque l'on a interrogé les enseignants stagiaires, qui sont pourtant les plus au taquet en termes d'injonctions et des connaissances des attentes institutionnelles, en fait cette question du sens est quasiment absente de leur discours. Ils sont tellement angoissés par la gestion de classe, la technique qui parfois est défailante et l'injonction « il faut l'utiliser », et ils sont une telle urgence que la question du sens finalement paraît extrêmement secondaire.

Un autre point d'alerte sur lequel j'ai des choses à dire sans avoir la spécialité de Sonia [l'intervenante de la 2^e conférence Numérique et vie privée : quelle part de responsabilité de l'enseignant ?]. Ce n'est donc pas redondant et montre à quel point la 2nde conférence sera importante.

La question des données personnelles des élèves

On en a jamais autant parlé et en même temps en pédagogie c'est *open bar* ! (ironie). La question du RGPD, il faut que tout le monde s'y colle. Quand avec mes étudiants j'aborde le sujet, ils font pfff...et froncent le nez... Mais on ne peut pas faire l'économie de tout cela, c'est une évidence !

Il me semble qu'il faut systématiquement dans cette question du sens, aussi se poser

La question de l'impact de l'exploitation des données des élèves ?

Quand on interroge les étudiants, de futurs profs sur « *à votre avis pourquoi je vous ai fait utiliser tel outil ?* ». La réponse est « *ben on est en cours numérique* » ...et là je pleure... entre septembre et décembre jamais aucun n'a eu l'idée de me dire « *on n'a pas eu de mot de passe à mettre* ». C'est-à-dire que pour eux, c'est devenu tout à fait normal et banal de ne pas se poser de question et de donner leur nom, de créer un

compte etc. Le prof a dit on crée un compte, alors on crée un compte... Ils ont depuis toutes ces années des quantités de comptes sur quantité d'outils alors qu'il existe aussi des outils qui permettent de ne pas recourir à la captation des données personnelles. C'est intéressant de voir qu'ils n'y pensent pas du tout. Alors bien sûr, cela oblige à réfléchir sur le cadre éthique de la formation sachant que parfois pour innover, on renonce à l'éthique.

Quand pour innover, on renonce à l'éthique en formation

Je vais donner deux exemples parmi tant d'autres mais ce sont deux exemples qui me tiennent à cœur et m'y ont un peu énervée.

Le premier c'est Pokémon.

Juillet 2016 à Bergerac pendant mes vacances, j'ai maudit Pokémon Go.

Evidemment, je me suis retrouvée avec pleins de gens qui cherchaient des poke partout. Au début, moi, j'étais convaincue que tous ces jeunes et moins jeunes allaient découvrir le patrimoine, etc. En fait, au plein milieu d'un théâtre de rue, l'un a dit « *c'est bon je l'ai* » et ils sont tous partis. En fait, ils en avaient rien à faire du théâtre de rue ou du patrimoine. Ça a un peu cassé le mythe... mais surtout, en plein juillet-août ont fleuri sur les réseaux, sites académiques, sites de mutualisation des exemples de séquences appuyées sur Pokémon Go. Et là je me suis dit « Waouh, elle est où la réflexion ? ». Là, il y a un problème en fait ! Parce que bien entendu la séance elle n'était pas sur : « tu es géolocalisé parce que tu utilises Pokémon go », non ! C'était utiliser Pokémon Go avec les élèves pour découvrir le patrimoine. Vraiment là, en termes de données personnelles, en termes de je vends ton âme au diable ...quand même ! Je ne suis pas anti-Pokemon Go en soi, mais c'est l'utilisation au titre pédagogique qui pose question, et en termes de cadre éthique c'est problématique.

Autre exemple : l'utilisation de YouTube.

Alors ce n'est surtout pas moi qui vais condamner l'utilisation de You Tube en soi mais quand on fait faire aux élèves des vidéos format You Tube (booktube, etc.) et qu'on publie tout ça sur You Tube, on est d'accord pour dire qu'on est en train de diffuser des données personnelles qui ne sont absolument pas maîtrisables derrière... [Et ça] au nom de l'innovation ! ça pose question...

On commence à voir des parents qui sont de plus en plus avertis. D'ailleurs c'est surprenant de voir que ça vient des parents. Ils commencent à faire des remarques. Cette année deux enseignants stagiaires sont dans des situations un peu compliquées parce qu'ils ont fait des publications avec leurs classes. Les parents ne sont pas d'accord. Ils ont le droit de ne pas être d'accord puisqu'on n'est pas sur un cadre pédagogique, en tout cas l'espace de publication ne l'est pas. Le contrat passé avec l'élève et les parents de cet élève n'était pas celui-là.

La question des modèles culturels, économiques et politiques

Et puis ce qui pose question derrière tout cela, c'est la question des modèles culturels, politiques et économiques qu'on utilise. On se retrouve avec une société de consommation qui s'immisce dans les pratiques pédagogiques au nom de l'innovation, au nom du « on se saisi de ce qui se passe ».

Je voulais vous montrer une vidéo mais en fait je vais vous la raconter. C'est aussi simple. Je m'excuse par avance auprès de ceux qui pensent que c'est super parce que je ne suis pas d'accord. On n'a le droit de ne pas être d'accord.

Voilà j'en peux plus. J'ai besoin de le dire. Stop au *Bookflix*, pitié ! Très concrètement quelqu'un dans une librairie aux Etats-Unis a eu l'idée super originale de faire une présentation de livres comme les têtes de gondole dans les librairies sauf qu'on a mis un fond noir et qu'on a marqué *Bookflix* sur le modèle de *Netflix*.

Waouh, alors ça c'est de l'innovation ! (ironie). Quel modèle culturel imposons nous ? Quel modèle économique on promeut ? au nom de quoi ?

Idée géniale... tout le monde s'en empare et bien sûr aussi chez les prof docs... On voit fleurir des *Bookflix* partout en ligne. Je rappelle que les profs doc ont un portail documentaire qui permet en fait de faire la même chose sauf que l'on est avec des recommandations d'un professionnel voire même de son club de lecture et tout cela sur un modèle culturel bien intéressant pour des élèves : le portail documentaire ! Et ça c'est un modèle bien intéressant pour travailler l'organisation des connaissances, la structuration des savoirs et le transfert pédagogique parce qu'ils auront le même à l'université ou en BTS ou en DUT. Bref, là ça a du sens.

Le *Bookflix*, concrètement vous pouvez l'avoir aussi en version papier (ironie) : c'est simple vous mettez un grand drap noir « *ah c'est génial, je reprends l'idée* » lit-on sur les réseaux sociaux, et puis vous collez des pochettes de livres. Quand j'étais documentaliste en collège, je faisais un *Bookflix* mais je ne le savais pas. Hier, hasard total, j'étais sur *Facebook* et une enseignante [expliquait] qu'elle faisait une étagère *Bookflix* au CDI : étagère peinte en noire avec 1^{er} niveau « recommandé par moi », en dessous « recommandé par les autres, etc. Bref, ce que l'on a toujours vu dans toutes les bibliothèques de France et de Navarre ou d'ailleurs et on n'appelait pas ça *Bookflix*.

Je vous fais rire mais ce n'est pas drôle en fait, l'heure est grave parce que derrière [tout cela] il y a un problème éthique et politique, un problème économique. On est typiquement sur un problème de « non-conscience » de ce qu'on véhicule derrière [ce choix]. L'intention est louable, bien sûr. Il ne s'agit pas de jeter la pierre et je suis désolée pour les profs documentalistes mais très clairement on se met une balle dans le pied. On ne peut pas parler éducation aux médias, émancipation, esprit critique des élèves, évaluation de l'information, on ne peut pas leur dire « on prend de la distance » « ne soyez pas consumériste » et leur mettre des *Bookflix* !

Excusez-moi mais là c'est nous [enseignants] qui créons le paradoxe !

Voilà, c'était le coup de gueule du jour. J'aime bien, c'est important... On a besoin de cela aussi, on est dans des discours super lisses dans l'institution. Tout va bien...

Non tout ne va pas bien et c'est bien quand ça va pas, parce que ça permet aussi des fois d'améliorer.

Une fois que les points d'alerte sont dressés, [nous allons les] dépasser. Qu'est ce qui pourrait aussi vraiment faire du lien ? Je ne vais jamais dire « qu'est ce qui pourrait nous rendre innovant en pédagogie ? ». Je déteste ce terme d'innovation pédagogie qui est un terme de discours d'escorte, d'accompagnement, une idéologie aussi. On est innovant en fonction de ce que l'époque décide comme étant innovant. Il fut un temps où être innovant c'était faire des séances sur Google, aujourd'hui ce n'est pas bien, ça fait vieux jeu de faire des séances sur Google. Donc, maintenant on fait des séances sur les réseaux sociaux (ironie). Mais dans 10 ans ? En fait,

l'innovation, c'est un peu le problème de ce terme..., c'est que... on court après des espèces d'usage, d'injonctions qui n'ont pas beaucoup de sens.

Je ne vais pas parler de profs innovants, juste de gens qui font des choses, qui s'engagent, qui essaient, qui tâtonnent, bref des enseignants, des vrais et avant tout qui mettent en avant une culture numérique partagée.

Pour une culture partagée

Parce que c'est bien beau de dire qu'il faut former les élèves, mais il faut aussi se former soi-même. On voit bien que nous sommes les modèles de nos élèves et que, c'est l'exemple du *Bookflix*, on ne peut pas leur demander d'avoir un discours distancié et critique ou pseudo autonome autour de tout cela et être soi-même englué dans certains intérêts économiques et politiques.

Distinguer clairement les appréhensions du numérique en classe

Une 1^{ère} chose, une fois pour toutes, au moins à Angers on va dire des choses évidentes. On va clairement distinguer les appréhensions du numérique dans la classe.

- Il y a les technologies éducatives, [c'est-à-dire] ce qui est soit disant conçu pour..., Les dispositifs qui sont conçus en principe pour enseigner dans la classe.
- Ensuite on a des pédagogies par et avec le numérique, on peut tout à fait utiliser le numérique pour faire cours sans pour autant transmettre des compétences ou des connaissances aux élèves dans le domaine. Ça paraît évident pour les spécialistes du champ, ça ne l'est pas toujours pour les autres. Ce n'est pas parce que l'élève manipule qu'il apprend ce que c'est que le numérique, qu'il apprend comment ça fonctionne, etc.
- Et puis ensuite on a l'éducation au numérique avec le développement de ce qu'on appelle communément la fameuse « culture numérique ». Là on est sur une formalisation des apprentissages. L'objectif du programme d'anglais, d'histoire, de SVT, etc. il passe derrière l'éducation au numérique. L'éducation au numérique devient un objet d'enseignement.
- Pour finir, et il y a une grosse confusion - institutionnelle avant tout -, l'éducation aux médias et à l'information ce n'est pas la même chose que l'éducation au numérique. Je peux tout à fait développer une culture numérique sans développer une culture de l'information et des médias. C'est bien le problème. L'EMI ce n'est pas le numérique et le numérique ce n'est pas l'EMI. Des fois ça se recoupe bien sûr. Il y a dans l'éducation aux médias et à l'information telle qu'elle est conçue à l'école des éléments de culture numérique mais ce n'est pas parce que l'on fait du numérique que l'on est forcément sur des objectifs de l'éducation aux médias et à l'information.

Prendre toute sa place dans l'éducation par le/au numérique

- Alors, d'abord Prendre sa place... Ce n'est pas si évident que cela dans une éducation au numérique. On a quelqu'un qui, je suis désolée [de le dire], mais qui a fait des ravages... Je suis désolée mais il va pas me contredire puisqu'il n'est plus là. Tout le monde l'a encensé mais il n'empêche que lorsqu'on écrit des trucs pareils :

« Que transmettre ? Le savoir ? Le voilà, partout sur la Toile, disponible, objectif. Le transmettre à tous ? Désormais, tout le savoir est accessible à tous. Comment le transmettre ? Voilà, c'est fait (...) D'une certaine manière, il est toujours et partout déjà transmis »

Ok Michel Serres... Il aurait dû lire Yves Jeanneret, comme quoi l'info-com [information communication] ça sert ! Parce que Michel Serres, il aurait vu la différence entre une donnée, une information et un savoir. Et Michel Serres, il aurait su que : non, non, non je ne suis pas face à du savoir quand je suis sur internet. Je suis face à des données. Si elles font sens pour moi, alors elles deviennent des informations parce que j'étais en mesure de les traiter. Et si ces informations, je les intègre à mon système de connaissances en les faisant dialoguer avec d'autres, là elles deviennent du savoir.

Et oui Michel, il y a un moment faut pas parler quand on ne sait pas. Je sais que c'est Michel Serres et que c'est formidable mais, il y a un moment où il faut aller sur terre, il faut aller observer les gens et juste lire les autres.

C'est une confusion gravissime parce qu'aujourd'hui ce que vous entendez c'est « *mais moi, quelle place j'ai ?* », « *ils ont tous un téléphone, ils ont tous des accès aujourd'hui !* »,

Et alors ? Quand bien même ils ont accès, l'accès ce n'est pas l'appropriation ! Je peux être sur une page de l'académie de médecine sur un sujet. Alors oui, j'ai accès mais il faut comprendre et ensuite il faut répéter intelligemment. C'est ça la différence entre l'accès et l'appropriation. On ne peut pas être encore dans ce discours-là. Non ce n'est pas parce qu'il y a un clic, et que paf il y a un truc qui s'affiche que c'est plié ! J'aurais tendance à dire non c'est là que les problèmes commencent, en tout cas c'est là que le défi éducatif et pédagogique commence vraiment.

Et d'ailleurs, Anthony qui est professeur d'histoire en lycée, le dit très bien. Il ne sait pas forcément tout, il dit « *Non... non... je ne suis pas innovant* » mais il dit « *Je ne sais pas si je m'y prends bien, je vois bien que je n'ai pas toujours la réponse à leurs questions, mais ce que je sais, c'est que je ne veux pas les laisser se poser ces questions tout seuls, que je veux me les poser avec eux* ».

Posture du maître-ignorant à la Jacques Rancière pour ceux à qui cela dit quelque chose. Ce n'est plus du tout en vogue car pas très numérique, pas très innovation et etc. mais c'est quand même dans les vieilles marmites que l'on fait les meilleures soupes. Jacques Rancière prônait le fait que l'on est tous des ignorants et que le principe de la relation pédagogique est : qu'ensemble on essaie de comprendre ! Dès que vous admettez cette posture, dès que vous l'assumez, vous n'êtes plus dans le « *faut que j'ai du répondant* » comme Eulalie tout à l'heure, vous êtes dans le « *ok, on va regarder ensemble, on va y arriver* ». Bien sûr, cela suppose d'avoir une assise donc une formation, donc une conscience de ce que l'on sait. Cela suppose d'avoir été formé.e et bien formé.e . C'est une posture qui permet d'apaiser la relation dans la classe à l'élève.

Nous avons le pouvoir ! De comprendre ET de choisir

C'est le 2^e élément pour la culture numérique partagée, au même titre d'ailleurs que tout utilisateur, notamment des réseaux, à la fois de comprendre et de faire des choix en conscience.

Comprendre les enjeux d'une société numérique

D'abord, de comprendre les enjeux d'une société dite « numérique », numérique avec des guillemets car je trouve, vous vous doutez bien... je trouve le terme totalement impropre. Nous ne sommes pas dans une société numérique que je sache, nous sommes les uns en face des autres, tout ça c'est très charnel. Le numérique ce n'est en rien de la virtualité. Nous sommes dans une société qui est bien présente. Dans cette société, il y a des enjeux importants qui sont à faire comprendre à la fois à nos élèves mais aussi aux enseignants eux-mêmes. Notamment on se retrouve avec beaucoup d'enseignants qui relaient, et cela nous a beaucoup étonnés dans le groupe de recherche, qui relaient les paniques morales autour des écrans. Combien de jeunes enseignants nous ont parlé de l'autisme virtuel ! Vous savez le docteur Ducanda, cette médecin en PMI, d'ailleurs traduite devant l'ordre des médecins, qui a parlé d'autisme virtuel en disant que les enfants devant les écrans devenaient autistes en termes de pathologie.

Et bien cela a la vie dure ! les gens en sont convaincus. Je dis volontairement les gens. On est sur une espèce de panique morale sociétale, c'est ancré dans un espèce de langage commun « *avec les écrans c'est dangereux, ils n'ont plus d'attention* ». « Ils » c'est les jeunes, car bien sûr nous, nous sommes toujours attentifs (ironie). « *Ils ne savent plus lire, ils ne savent plus interagir, ils deviennent tous autistes* ». C'est un discours extrêmement répandu. Baisse des capacités intellectuelles, etc. A l'Inspé, on lutte avec nos propres étudiants sur cela. Ils arrivent blindés de certitudes, de discours sur les dangers d'internet, sur le cyber-harcèlement, la cyber-criminalité. Je ne nie pas leur existence mais on lutte pour qu'ils n'aient pas que cette vision-là du web et de la vie en générale, j'aurais tendance à dire.

84% des professeurs des écoles de notre Inspé sont convaincus au 9 septembre 2018 de l'existence de l'autisme virtuel. Le 1^{er} cours de l'année en amphi, on leur pose quelques questions, des grands poncifs autour des écrans, Vrai/Faux avec quelques trucs vrais aussi. 84% d'entre eux sont absolument convaincus que oui : il y a beaucoup plus d'autistes à cause des écrans ! Ça pose question !

C'est important les former à tout ça très tôt.

Ici, vous avez un exemple [exemple d'activité pédagogique autour des infox et en particulier le cas Ducanda et l'autisme virtuel].

Le projet est intitulé « à qui profite l'infox ? » et est mené par un professeur documentaliste et une professeure de sciences économiques et sociales. J'ai suivi le projet sur l'année. L'objectif est de travailler tout au long de l'année sur un certain nombre d'infox diverses et variées qui ont circulé sur les réseaux sociaux, sur les listings de mail etc. Je vous ai pris volontairement l'exemple étudié par un groupe sur Annie Ducanda. Avec *Canva* [service en ligne de création d'infographie] les élèves ont réalisé des affiches avec QR code intégré.

Dans un 1^{er} temps recherche : c'est quoi ? d'où ça vient ? quelle est la source ? etc.

Dans un 2^e temps, [les élèves] sont allés chercher un document fiable avec tout un travail sur l'évaluation de l'information etc. pour questionner l'affirmation [de Ducanda]. Et ils se sont posés la question de « à qui ça profite ? ».

Parce que c'est bien beau de leur parler de *fake news* etc. mais il y a un moment où il

faut quand même rappeler que le principe du *Fake* c'est qu'il est intentionnel et donc forcément il y a un intérêt : [par exemple la] recherche de légitimité, ils l'ont bien vu pour Annie Ducanda. Elle s'est créée une notoriété grâce à cette infox. On peut bien sûr avoir aussi des lobbies type logiciels de contrôles parentaux, tous les lobbies autour de l'alimentation ou les partis politiques.

Ils ont travaillé aussi, car cela avait fait grand bruit dans le Nord pas de Calais, sur les migrants qui se faisaient un pique-nique sur les tombes du cimetière de Calais. Ça a été un truc terrible dans le Nord Pas de Calais. C'est une terre très FN et là il y avait un réel intérêt politique. L'image était fausse, la source était fausse, tout était faux en fait, mais c'était important de montrer aux élèves ce qu'il y avait derrière. Que derrière, il y avait des intentions, que l'information n'arrive pas comme cela toute faite par le méchant Monsieur Internet. Désolée, mais c'est quand même un petit ça qu'aujourd'hui on diffuse. Non, non derrière les informations, il y a des auteurs, des gens qui veulent influencer d'une manière ou d'une autre et que cela c'est vraiment de l'éducation aux médias et à l'information digne de ce nom.

Les choix d'éducation par le/au numérique sont des choix politiques

Autre élément, et vous aurez compris que c'était sous-jacent déjà tout à l'heure. Rappeler que cette culture numérique partagée, il faut insister sur le fait que les choix que l'on fait dans la classe en termes d'éducation par le numérique et d'éducation au numérique ce sont des choix politiques ! On ne peut leur reprocher d'être des consommateurs, d'être vendu à l'empire *Facebook*, *Google*, *Netflix* ou je ne sais pas quoi... Il est aussi de notre devoir de promouvoir des stratégies, des modèles de société que l'on souhaite. Car derrière tout cela, la question est de savoir quel modèle de société on nous propose et quel modèle de société on veut construire tous ensemble ?

Finalement, lorsque l'on interroge les jeunes sur internet, les réseaux sociaux, etc. et qu'on leur demande : les grandes figures pour toi c'est qui ? : ils parlent de Steve Jobs, Mark Zuckerberg, ils parlent un tout petit peu du fondateur de Wikipédia de temps en temps. C'est aussi à nous de leur faire une histoire d'internet digne de ce nom, c'est-à-dire complète, et pourquoi pas de promouvoir d'autres figures par exemple... Bon je vous l'avoue je ne suis pas du tout objective sur la question : Aaron Swartz.

Quelle figure ! Quel exemple ! *Manifeste pour la libération de l'information* de Aaron Swartz. Il s'est suicidé d'ailleurs au nom de ses idées, et là aussi on est sur une résistance d'une nouvelle ère et c'est intéressant peut-être de leur montrer des modèles de résistance à l'heure du web 2.0. De leur dire mais oui il y a d'autres modèles, il y a d'autres façons de penser le monde « numérique » et le monde tout court.

Mes étudiants sont devenus super fan d'Aaron Schwartz, quand on leur en parle, on leur fait lire des textes. La couverture est ici en anglais parce qu'il y a son visage, mais il existe aussi en français : *L'homme qui voulait changer le monde*.

Faire lire aux étudiants ses thèses, leur faire prendre conscience que toute la politique des communs, elle est là ! Eux, ils commencent à avoir un autre discours en tant que futurs enseignants autour de la société qu'ils veulent proposer à leurs élèves.

Avec un enseignant, on prévoit l'année prochaine de mener un projet pédagogique en recherche-action sur les grandes figures du siècle qui ont fait changer ou changent le monde, qui proposent des modèles de société différents de celui dans lequel on vit. [Dans ce projet], on a inclus Aaron Schwartz. Ça peut toucher les élèves et ça fait partie des programmes de connaissances générales dont ils ont besoin dans leur parcours.

Explorons ensemble la richesse de notre monde !

Bien sûr, explorons ensemble la richesse du monde qui leur est proposé. Vous aurez compris que l'entrée par les dangers, les risques, etc. [ce n'est pas convaincant] ... je préfère parler d'éthique et de responsabilités. C'est une façon différente d'aborder les choses mais ça change beaucoup de choses ! Quand on parle de risques et de dangers, on fait peur, on brandit quelque chose d'angoissant, on met aussi l'autre dans une position de victime potentielle alors que, quand on parle de responsabilité et d'éthique, on le met en situation de pouvoir, de pouvoir d'agir et cela change tout en fait : dans la vision que l'on a et de notre apprenant et [la vision que l'on a] de soi comme acteur informationnel, acteur sur le web aussi.

Démarche d'enquête : (se) poser des questions !

Alors apprendre ensemble, ça passe évidemment et sûrement par, ce que l'on appelle en information documentation, la démarche d'enquête : le fait de poser des questions et de se poser des questions.

On retrouve Anthony qui voulait se poser des questions avec ses élèves. Et Anthony, notre enseignant d'histoire, dit que la notion centrale de son enseignement en histoire est le document. Sa phrase « *travailler sur le document, l'enquête par le document et dans le document.* » Il ne parle pas du numérique, il ne parle pas de notions en histoire d'ailleurs. Le document est ce qui va centraliser finalement tout le travail pédagogique avec les élèves.

Par exemple, il les fait interroger des sources et devenir un historien de la Première Guerre mondiale. Ça peut paraître extrêmement basique, ça l'est d'ailleurs, ce n'est pas innovant mais qu'est-ce qu'ils apprennent ! Ils apprennent des sources différentes, ils apprennent à évaluer l'information, ils apprennent évidemment à la restituer et ils traitent aussi le programme parce que ça fait partie aussi des objectifs.

Enrichir l'écosystème informationnel et médiatique

- Apprendre ensemble à s'informer et à communiquer c'est aussi enrichir l'écosystème informationnel des élèves. On a un vrai problème peut-être aujourd'hui auquel j'ai contribué moi-même. On est trop dans le « il faut aller sur leur terrain, utiliser leurs outils, etc. », et bien je ne suis pas forcément convaincue parce que l'école et l'émancipation à l'école c'est aussi être confronté à des choses que l'on ne connaît pas, c'est aussi doter les élèves de tout milieu d'éléments qu'ils ne connaîtront pas forcément par leur milieu social. Donc ça a du sens que l'école soit surtout un élément d'émancipation et cela passe par le fait de montrer autre chose. On peut bien sûr s'appuyer sur ce qu'ils font, on voit ici Mélanie qui voit qu'elle peut faire autre chose que ce qu'elle avait l'habitude de faire sur *Facebook*.

Elle a découvert que sur *Facebook* il y a avait des groupes d'intérêts, qu'on pouvait se renseigner sur des associations. Elle avait aussi découvert la possibilité de mutualiser sur *Facebook*. On peut s'interroger malgré tout sur le fait que mutualiser, cela suppose que [les élèves] aient un compte, qu'ils donnent leurs données, que les parents soient d'accord, ça pose plein de questions. Mais c'est quand même intéressant que Mélanie élargisse le champ d'utilisation de cet objet.

- Et puis, on revient sur des choses assez basiques, mais les faire travailler sur l'écosystème informationnel médiatique c'est aussi par cet exemple-là : un enseignant documentaliste avec le professeur de lettres et de SES [sciences économiques et sociales] et leurs élèves ont mis en ligne un magazine *Presse investigation*. Ils ont vraiment choisi le terme, le vrai, celui qui fait peur : « la presse ». On y retrouve des articles sur découvrir *Sciences et vie junior*, *Science et vie*, les autres titres présents au CDI. Par qui ça a été créé ? C'est quoi le modèle économique ? etc. Je vous rappelle que c'est un projet en SES [sciences économiques et sociales], ça a du sens de voir ce qu'il y a derrière. [Les élèves de 1^e ES] ont aussi étudié l'impact de certaines publications de presse. Par exemple, ils se sont intéressés à cette publicité pour une marque de hamburgers où un homme frappait sa femme parce que celle-ci ne lui a pas fourni le bon hamburger. Ce qui est intéressant, c'est que cela est venu des réseaux sociaux. Personne n'en avait parlé jusqu'à ce que cette publicité paraisse sur les réseaux sociaux notamment par [le biais] des groupes féministes. Et là, *Le Monde* s'en est saisi. Les élèves ont retracé tout le parcours. Leur conclusion est intéressante parce que cela leur montre aussi que ce qu'ils font n'est pas si bête. Ils disent « *cette histoire c'est aussi la preuve que les réseaux sociaux peuvent aussi véhiculer des informations dignes de la plus grande attention* ». C'est parce que cela a été relayé sur les réseaux sociaux que les médias, groupes économiques, s'en sont saisis et qu'il y a eu une telle pression et qu'effectivement la publicité a été retirée et la boîte condamnée.
C'est intéressant de réhabiliter leurs propres pratiques à travers un travail d'investigation et de réflexion sur les enjeux de publication en presse.
- Ces élèves-là ont aussi mené une enquête sur le rapport qu'ont les élèves du lycée avec l'information et les médias. Ils publient, dans le cadre du programme de SES, les résultats de cette enquête et ils les analysent et s'intéressent aux différentes ressources pour pouvoir comparer (sources ministérielles, etc.). Là, on est sûr de l'enrichissement de leurs pratiques d'information, de leurs connaissances.

De nouvelles formes culturelles de l'information à conscientiser

C'est important aussi de voir que maintenant on a des nouvelles formes culturelles de l'information qui s'imposent, qu'on le veuille ou non, mais qui en tout cas sont à conscientiser.

Je vous prends l'exemple de *Snapchat Discover*. Sur ce réseau social, *Snapchat* propose aussi une application qui s'appelle *Discover*. C'est un portail « gratuit ». Très concrètement, vous avez maintenant dans les groupes

de grands médias comme *Le Monde* une rédaction *Snapchat*, des journalistes (qui sont à la frontière de journalistes et *community manager*) qui reprennent les articles du *Monde* en les transformant en version *Stories de Snapchat*. Les articles se présentent comme ceci : grosse image, gros texte, ça défile, ça va vite, etc. Je les [élèves de 1^e ES] ai interrogés sur leurs pratiques de presse via un questionnaire. Sur l'ensemble de la classe de 1^eES, un seul élève disait lire la presse imprimée. Il lisait *L'Equipe*. Il n'y en avait qu'un ! L'enseignante disait « *tu vois d'où on part, ça va pas être facile, etc.* ». Et puis je les interroge en vrai et demande qui parmi vous qui a *Snapchat* ? Ils lèvent quasiment tous la main. Qui connaît *Discover* ? Ils lèvent la main. Vous connaissez ou bien vous utilisez ? Les élèves demandent l'autorisation aux profs de sortir leur téléphone portable et là ils me montrent « *je le consulte tous les jours* » « *Discover c'est super sympa* » « *Y de l'info dans tous les sens* », etc. Donc ils lisent la presse ! Et là, Rachid (16ans) dit que pour lui « *lire la presse ce n'était pas ça* ». Dans leur tête, lire la presse c'est lire des articles en colonnes dans un journal papier. Déjà, lire la presse en ligne, ce n'est pas vraiment lire la presse. Ils ont liké la *Voix du nord* pour avoir les notifications dans leur fil d'actualité, et bien pour eux, ce n'est pas vraiment lire la presse. Il n'empêche qu'en fait ils lisent la presse ! Et cela veut dire qu'ils accèdent à plein d'informations dont ils n'identifient pas vraiment la source. Pour eux, la source c'est *Discover*, alors qu'en fait non c'est *Le Monde*, *Cosmopolitain*, etc.

Il y a une forme de pratiques culturelles qui pour eux est en train de s'imposer, nous, on passe complètement à côté parce qu'en plus ce sont des pratiques invisibles. Les enseignants des 1^e ES n'en revenaient pas !

C'est important de voir derrière les problématiques, la question des enjeux. La problématique de l'accélération et du flux et de ce que ça fait à l'information, à sa lecture, à son exploitation. Leur grande expression dans les entretiens c'est hophophop : hop et puis hop et puis hop et ils font le geste [glisser de gauche à droite], ça va vite et on passe. Ça m'intéresse, je m'arrête, ça m'intéresse pas, je passe. Le temps d'analyse pour savoir si je reste ou pas sur l'information est microscopique. Impressionnant ! Et ça change beaucoup de choses, d'ailleurs il y a une thématique en BTS qui s'appelle « à toute vitesse », il y a ça dedans et les enseignants de culture générale abordent cette notion-là. Le rapport à l'information est profondément modifié, impacté par ce rapport au flux.

Là aussi des modes s'imposent : *Brut*, site de vidéos très courtes qui ne circulent que via les réseaux sociaux. Les élèves sont habitués à voir du *Brut* du *Konbini*, etc. ce qui intéressant c'est quand vous allez sur le site de *Brut* et que vous voulez choisir : ce que *Brut* vous demande c'est votre temps disponible et pas vos centres d'intérêts.

Volontairement je suis allée sur *Brut nature*, *Brut* se moque complètement des thématiques auxquelles vous vous intéressez. La question c'est : « *tu as combien de temps ? : 5, 10 ou 20 minutes* ». Vous choisissez une information non pas parce qu'elle vous intéresse mais parce qu'elle rentre dans un cadre temporel formaté. Ça change tout ! C'est impressionnant cette imposition à

l'accélération par le dispositif. La temporalité prend le dessus sur l'intérêt, les croisements de connaissances, etc.

Ça c'est un élément de réflexion important avec les élèves. D'autant que l'on a une reconfiguration culturelle et symbolique des objets.

Par exemple *Phosphore*, c'est un magazine que vous pouvez feuilleter mais qui a aussi un site sur l'orientation et également *Instagram*, *Snapchat*, *Facebook*, *Twitter*. On a une circulation de toutes ces formes et évidemment les intentions ne sont pas les mêmes à chaque fois.

En 2016, mais les lycéens commencent à l'utiliser seulement maintenant, *Phosphore* a sorti *GIVEMEFIVE* sur le modèle de *Snapchat Discover*.

GIVEMEFIVE c'est cinq informations par jour. En général, vous avez un gif qui n'a pas vraiment de rapport [avec le sujet], il est plutôt sur le mode de l'humour et hyper accrocheur. Ensuite, 15 lignes qui vont vous parler des conflits autour des retraites, de la victoire de Raphael Nadal, etc. Tout est présenté comme ça. C'est une des formes importantes et intéressantes à étudier et à conscientiser avec les élèves.

Pour conclure

(Re-)placer le Plaisir au cœur de l'enseignement-apprentissage

Il faut quand même replacer le plaisir au cœur de tout cela. J'en ai marre d'entendre que l'on est manipulé, que l'on est soumis. « Nous », non, on est au-dessus de cela, mais « eux »... eux : ils sont manipulés, eux : ils sont soumis, eux : ils ne savent pas faire, eux : ils ne sont pas intelligents. C'est un peu pénible et pas très constructif. On sait très bien que ce type de discours par opposition ça ne fonctionne pas !

Replacer le plaisir ça marche dans les deux sens. Du côté des enseignants, le plaisir d'enseigner avec le numérique, ce n'est pas parce qu'il faut faire *in* [et tendance], c'est juste parce que l'on touche des enjeux sociétaux contemporains passionnants, juste parce qu'en travaillant avec ça on connaît un peu mieux nos élèves « je ne savais pas que tu utilisais ça, tu peux montrer aux autres ? », etc. La connaissance scientifique qu'ils ont, passe par des sources quelque peu parfois problématiques. Si on n'échange pas avec eux, on ne peut pas le savoir et on ne peut pas savoir non plus où pointer.

Cette question du plaisir d'enseigner est essentielle. A l'Inspé, quand on dit aux étudiants de « prendre leur pied » et qu'ensuite le reste on verra, ils ont du mal à l'entendre. C'est très difficile de dire « *en fait je m'éclate, c'est pas toujours parfait mais ça me plait* ».

C'est important de rappeler aux enseignants que ce n'est pas une injonction au numérique c'est juste aussi un plaisir d'enseigner de tels enjeux avec des dispositifs qui posent autant de questions. Au lieu d'être dans des discours négatifs, cela pourrait permettre de faire bouger véritablement les pratiques.

Et insister sur le plaisir des pratiques numériques elles-mêmes : « Oui je suis enseignant, et oui j'aime cela aussi, je comprends que tu aimes *Brut*, moi aussi je regarde cela, etc. », « est-ce que tu connais *Hygiène mentale* sur *You Tube* ? » et en fait les élèves connaissent et en parlent.

On le fait avec plein d'autres choses mais on a une espèce de retenue quand on enseigne avec le numérique comme si on ne pouvait pas leur dire « moi aussi j'aime ». Ce n'est pas honteux. C'est important de replacer cela pour ouvrir les horizons.

Merci